

Il et elles

Une nuit avec toi de Claude Demers

Gérard Grugeau

Numéro 71, février–mars 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23009ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (1994). Compte rendu de [Il et elles / *Une nuit avec toi* de Claude Demers]. *24 images*,(71), 75–75.

IL ET ELLES

par Gérard Grugeau

Serti dans son bel écrin clair-obscur, *Une nuit avec toi* de Claude Demers se présente comme un voyage au bout de la nuit intimiste, qui affiche sereinement un lointain cousinage avec le travail de deuil amoureux à l'œuvre dans *La voix humaine* de Jean Cocteau. Antoine (Tony Nardi) et Ida (Linda Roy) se sont aimés pendant cinq ans et vivent aujourd'hui séparés. Alors qu'Antoine ramène chez lui Pamela (Clare Sims), la sémillante brunette qui accapare désormais ses jours et ses nuits, le téléphone sonne. C'est Ida, celle qui a déjà compté et qui compte peut-être encore. S'élèvent alors dans le silence feutré de la nuit les ultimes accords d'un dialogue amoureux guetté par l'ombre de l'oubli et de la mort. S'y joue peut-être aussi en coulisse le drame intérieur d'un éternel séducteur écartelé entre l'amour de toutes les femmes.

Ce canevas autour d'une passion délirante qui résiste à l'amnésie et se refuse à mourir, Claude Demers le tisse avec grâce et élégance. Comme dans *Le bonheur* et *Le diable est une petite fille*, ses deux courts métrages précédents, on retrouve dans *Une nuit avec toi* la griffe d'un cinéaste intuitif, inlassablement en quête de l'invisible derrière l'image et de cette poésie secrète, inhérente au mystère des êtres et de la vie. Sans doute parce que le propos demandait que l'on ne s'attache qu'à l'essentiel, Demers place ici son film sous le signe de l'épure. Épure d'un texte certes inégal, mais qui respire bien, grâce à de belles plages de silence se dissipant langoureusement en de longues traînées flottantes. Épure de l'image délestée de toute dérive esthétisante. Épure de la bande sonore égrenant avec parcimonie les bruits du quotidien, les humeurs de la nature et les accords délicats d'une musique émouvante, toujours juste, jamais envahissante. Épure enfin de la mise en scène qui colle le plus possible aux per-

sonnages et à la carte du tendre que chacun essaie de redessiner dans sa tête en s'accrochant aux vibrations des voix qui peuplent soudainement la nuit. Dégraissé, le récit n'en suggère pas moins en périphérie, en évitant cette redondance du texte et de l'image si souvent préjudiciable à notre cinéma, une multitude de notations qui éclairent les personnages et les ancrent dans leur réalité quotidienne. Mis à part ce travail salutaire sur l'ellipse, Claude Demers démontre à nouveau après *Le bonheur*, qu'il est l'un des rares cinéastes d'ici à savoir filmer des corps sexuels,



Linda Roy.

mûs par le désir et saisis dans l'embrassement des sens. Réfractaire à toute morale puritaine, sa caméra célèbre la rencontre frémissante des corps et l'exultation de la chair (rapports entre Pamela et Antoine, souvenirs d'une «baise» mémorable dans le bureau du père évoqués par Antoine et Ida). Demers tient visiblement de ces hommes qui aiment beaucoup les femmes, tant les plans-séquences de sa mise en scène dégagent une sensualité du regard de tous les instants, qui sait mettre en valeur le physique incarné de ses interprètes. Exploitant à cet égard les possibilités expressives de l'éclairage nocturne, jouant subtilement des contrastes d'ombre et de lumière, la photographie sculpte les visages tel un peintre (*La Tour*, *Le Caravage*) habité par son sujet. Par les déplacements des personnages à l'intérieur du cadre qui prolongent inconsciemment leur instabilité émotive, par le travail sur la profondeur de champ qui permet souvent d'intégrer le troisième personnage et les silhouettes d'arrière-plan de ce récit à

deux voix, par le dépouillement de ses cadrages serrés qui appellent l'émotion (superbe séquence au sol), Demers démontre par ailleurs son sens infaillible du plan et de l'image cinématographique: une bouche que l'on remaquille dans un élan d'effusion séductrice et que l'on redémaquille presque aussitôt en se sentant rejetée par l'Autre; un téléphone qu'on laisse ouvert dans le matin blême comme pour ne pas rompre définitivement le lien; une orange que l'on pèle à l'aube dans un geste de renaissance à la vie; un voisin mélomane, échoué dans la nuit, qui renvoie à la solitude ontologique de l'homme.

Tous ces éléments, qui confèrent au film sa densité tout en ménageant une aura de mystère, sont cependant trivialisés en partie (effet de contamination) par les faiblesses d'un texte insuffisamment porteur, oscillant entre la banalité et l'afféterie (voir la quête de «la légèreté» du personnage masculin). Par un jeu tout en intériorité, quoique parfois légèrement décalé (à signaler que Tony Nardi et Linda Roy ne se donnaient pas la réplique lors du tournage), les comédiens s'efforcent de donner corps à des dialogues qui ne trouvent pas toujours le juste équilibre entre l'élégance, le dépouillement et l'efficacité dramatique qu'un tel sujet exigeait. Ceci dit, à l'heure où notre cinéma nous inonde d'images qui n'ont souvent de cinématographiques que le nom, *Une nuit avec toi* confirme suffisamment le talent de Claude Demers pour que celui-ci soit aujourd'hui plus que jamais associé à ces créateurs «d'images où rien ne se vend», selon la formule de Serge Daney. «L'homme qui aime les femmes» scénarise actuellement son premier long métrage. Gageons d'avance qu'il y sera question de la libre circulation du désir entre les êtres, ainsi qu'entre l'artiste et la création. Pour nous, rendez-vous est déjà pris... ■

UNE NUIT AVEC TOI

Québec 1993. 16mm. Ré. et scé.: Claude Demers. Ph.: Pierre Letarte. Mont.: Claude Palarly. Son: Pierre Bertrand. Mus.: Jean-François Rivest. Prod.: Amérique Film (Martin-Paul Hus). Int.: Tony Nardi, Linda Roy, Clare Sims. 28 minutes. Couleur. Dist.: Cinéma Libre.